



ateliers henry dougier

HD

PAL

Lignes de vie d'un peuple

ESTI

Mélinée Le Priol

VIE NENNES

Chloé Rouveyrolles

LES PALESTINIENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Mélinée Le Priol et Chloé Rouveyrolles

SOMMAIRE

- p. 11 ■ Déclaration d'intention
- p. 15 ■ Introduction : la terre au cœur de l'identité palestinienne

Terre sainte, terre nourricière, terre perdue : le motif de la terre jalonne l'histoire des Palestiniens. Remonter le fil de cette histoire, c'est découvrir une ruralité enracinée dans des coutumes ancestrales et un attachement viscéral, jusque dans l'exil, à la Terre patrie. Sublimée, fantasmée, mythifiée, la terre est un personnage clé de la cause palestinienne.

CHAPITRE I

RÉSISTANCE

Les questions de l'engagement militant et de la résistance sont centrales dans la société palestinienne. Après des siècles de domination étrangère, et en soixante-dix ans de conflit avec Israël, les Palestiniens ont nourri une longue réflexion sur les méthodes et les objectifs de cette résistance, aujourd'hui en crise : alors que de très nombreux Palestiniens soutiennent en théorie une résistance dure, ils sont de moins en moins à s'engager concrètement.

- p. 37 ■ La résistance d'hier à aujourd'hui
Entretien avec **Leïla Khaled**, icône de la résistance palestinienne.
- p. 43 ■ Père de « martyr »
Ceux qui meurent pour la cause palestinienne, ou sont perçus comme tels, font encore l'objet d'hommages. Le père de l'un d'entre eux, **Muhammad Alayan**, dénonce ce qui fut un carburant de la résistance palestinienne : le « martyr ».

- p. 47 ■ La résistance non violente : tendre l'autre joue ?
Dans un camp de réfugiés proche de Bethléem,
Munther Amira, un militant acharné,
tente de maintenir en vie les initiatives originales
et pacifiques pour répondre à l'armée israélienne.
- p. 52 ■ Le caillou dans la chaussure de l'Autorité
palestinienne
Dans le nord de la Cisjordanie, des anciens
combattants racontent leur combat contre le
gouvernement palestinien.
Ils estiment être les derniers « vrais » résistants.
- p. 56 ■ En Israël, rester « éveillé »
Pour les Palestiniens détenteurs de la nationalité
israélienne, il est parfois difficile de garder mémoire
de son histoire, tant elle disparaît derrière celle
d'Israël. **Ahmad Abu Ahmad** raconte pourquoi
il refuse de se plier au narratif ambiant.

CHAPITRE II

IDENTITÉS

Entre les Territoires occupés, Jérusalem, Israël, la diaspora
et les camps de réfugiés du monde arabe, l'identité
palestinienne se décline au pluriel. Galerie de portraits
de Palestiniens d'aujourd'hui, pris entre traditions,
pragmatisme et désirs d'émancipation.

- p. 63 ■ Dans la tête des « vaincus »
Entretien avec **Samah Jabr**, psychiatre à
Jérusalem-Est.
- p. 69 ■ Musulmane, chrétienne : deux filles de Jérusalem
Nora Carmi et **Amal Nashashibi** ont grandi
ensemble à Jérusalem-Est. De religions différentes,
chacune entretient avec la ville dite
« trois fois sainte » une relation intime et durable.

Mais les évolutions récentes ne sont pas de nature à les rassurer.

- p. 73 ■ Pragmatiques, ils travaillent en Israël
Aller chaque jour travailler en Israël n'a rien d'étonnant à Doura, ville du sud de la Cisjordanie. Pourtant, Hébron, ville symbole de la résistance palestinienne, est tout près...
- p. 75 ■ Un homme de dialogue
Bassam Aramim n'a jamais cessé de croire à l'importance d'un dialogue avec les Israéliens, même quand sa fille de 10 ans a été tuée par l'un d'eux. Depuis, sa lutte pacifique se nourrit d'une certitude : quelle qu'en soit la cause, le prix du sang est trop élevé.
- p. 78 ■ Un rêve américain au cœur de la Cisjordanie
À Turmus Aya, près de Naplouse, les habitants conduisent des quatre-quatre, font construire des villas et se parlent un anglais parfait. Dans ce surprenant village, neuf Palestiniens sur dix ont la nationalité américaine.
- p. 82 ■ Contre la mort programmée d'un territoire
Pas question pour **Majd Nasrallah** de voir sa région d'origine, le Triangle, en Israël, devenir une zone de trafics et de non-droit. Ce jeune surdiplômé a renoncé à une carrière d'avocat à l'étranger pour effectuer un épineux retour aux sources.
- p. 85 ■ Orpheline de nulle part
Rasha Salah le sait bien : elle n'est pas plus à sa place dans sa Palestine d'origine que dans son Liban d'adoption. Reste alors le camp de réfugiés où elle a grandi, près de Beyrouth, telle une petite Palestine reconstituée hors des frontières.

- p. 88 ■ Entre ici et là-bas
La cinéaste **Annemarie Jacir** raconte sa vie de mobilité dans la diaspora et son engagement en tant qu'artiste palestinienne. Malgré de nombreux déménagements, elle n'a jamais oublié son port d'attache : Bethléem.

CHAPITRE III

AVENIR

- Démocratie malmenée, économie dépendante de l'aide internationale, espoirs déçus depuis les accords d'Oslo de 1993 : l'avenir des Palestiniens leur semble plus bouché que jamais. Dans ce contexte moribond émergent néanmoins des projets innovants, portés par des personnalités dynamiques et d'éternels optimistes.
- p. 95 ■ Sortir des sentiers battus
Entretien avec **Omar Shaban**, économiste dans la bande de Gaza.
- p. 101 ■ Quand les étudiants sont les seuls à voter
Faute d'élection nationale – le dernier scrutin présidentiel remonte à plus de douze ans –, l'élection étudiante de l'université de Birzeit est considérée comme un baromètre de l'opinion palestinienne : c'est le seul vote transparent et régulier du pays. Vice-président de l'université et ancien membre du gouvernement palestinien, **Ghassan Khatib** analyse l'état de la vie démocratique dans le pays.
- p. 107 ■ Le miroir aux alouettes, trois contes de Ramallah
Trois habitants de la capitale décrivent une ville faite de tours rutilantes et de vieilles villas à l'abandon, reflet chimérique de la Cisjordanie d'aujourd'hui.

- p. 113 ■ À Gaza, « mon avenir m'appartient-il ? »
Les **sœurs Franji** sont au seuil de leur vie d'adultes ; elles racontent ce moment délicat dans la bande de Gaza, où elles ont grandi, et construisent péniblement leur avenir.
- p. 118 ■ Le « piège » des ONG
La croissance de l'aide internationale après les accords d'Oslo a entraîné une économie palestinienne de la rente, et le militantisme partisan a peu à peu été remplacé par un engagement professionnel pour le développement. Peut-on parler d'une « ONGisation » de la vie politique et économique sur place ?
- p. 121 ■ Les promesses des jeunes pousses
Souvent mis en avant par les diplomates ou les médias, les dynamiques entrepreneurs de Ramallah sont la vitrine d'une « Palestine qui gagne ». Dans les bureaux de cette « Silicon Valley » à petite échelle, des jeunes répètent à l'envi que les Palestiniens doivent « avoir plus la niaque ».
- p. 126 ■ L'étranger familial
Entre Paris, Jéricho et Bethléem, le jeune intellectuel **Karim Kattan** décline au pluriel son identité de Franco-Palestinien. Il incarne une nouvelle génération de Palestiniens vivant en dehors des Territoires mais ayant à cœur de garder un pied sur cette terre.

ANNEXES

- p. 133 ■ Quelques livres
- p. 133 ■ Quelques films

DÉCLARATION D'INTENTION

Perpétuelles victimes ou terroristes en puissance ? Résistants ou collaborateurs ? Artistes-poètes ou rustres paysans ? Élite éduquée du Moyen-Orient ou nation sous perfusion ? Concernant les Palestiniens, les fantasmes sont nombreux et les clichés coriaces. Il faut dire que ce pays est particulièrement exposé au regard du monde, puisque s'y joue l'un des conflits les plus interminables de l'histoire contemporaine.

Les médias étrangers, en ne couvrant souvent sur place que l'actualité chaude (violences à l'encontre des Israéliens, atteintes aux droits de l'homme dans les Territoires, bisbilles politiques entre factions rivales palestiniennes), contribuent de fait à représenter cette réalité de manière parcellaire. Les nombreuses ONG présentes sur place renvoient elles aussi aux Palestiniens une certaine image d'eux-mêmes : celle d'un peuple dépendant de l'aide humanitaire, dans laquelle tous ne se reconnaissent pas. Certains de leurs voisins leur tendent également des miroirs déformants : en Israël, la dénomination « Arabes » est souvent préférée à celle de « Palestiniens », remettant en cause la légitimité d'une identité nationale pour ce peuple. Quant aux pays arabes, ils réduisent souvent les Palestiniens aux réfugiés qu'ils accueillent depuis 1948. Dans les deux cas, ils sont ceux qui se retrouvent du mauvais côté de l'histoire.

Avec tant d'interférences, il est donc souvent complexe pour les Palestiniens de se définir hors de ces représentations modelées par le monde extérieur. Par ailleurs, il est souvent difficile de faire parler un Palestinien de lui-même sans que son discours ne soit empreint de références à la lutte contre un occupant. Sous contrôle de l'Empire ottoman, puis sous mandat britannique, et aujourd'hui sous occupation militaire israélienne, les Palestiniens ont comme intégré, au fil des

siècles, cette définition « en creux » : ils savent ce qu'ils ne sont pas, contre qui ils doivent résister, mais savent-ils au juste qui ils sont ? Ce qui rassemble cette nation éclatée entre la Cisjordanie, Gaza, Jérusalem-Est, Israël, les camps de réfugiés du monde arabe et la diaspora au sens plus large ? Comment vivent-ils leur identité au quotidien, comment envisagent-ils leur avenir ?

Notre ouvrage, s'il veut coller au plus près de l'identité palestinienne, ne peut faire l'économie d'une réflexion sur les thèmes de la terre et de la résistance. Tout en inscrivant ceux-ci dans leur définition ancestrale, nous avons cherché à les aborder « au présent », en montrant la manière dont ces deux concepts clés sont vécus aujourd'hui, concrètement et en différents lieux des Territoires palestiniens. Nous avons aussi exploré la question de la multiplicité des identités, ainsi que celle de l'avenir d'un État qui n'en est pas encore un et qui peine à dépasser ses paradoxes.

12

Notre démarche est celle d'enquêtrices promptes à l'émerveillement mais méfiantes face aux invitations à l'angélisme ou au militantisme, parfois pressantes sur cette terre. Par ailleurs, à l'heure où l'impasse politique semble totale (tant pour apporter la paix dans cette région du monde que pour offrir aux Palestiniens un pays indépendant, fonctionnel et véritablement démocratique), nous refusons aussi de céder au cynisme ou à l'abattement. Il nous faut plutôt comprendre comment évolue l'aspiration palestinienne à la liberté, bien qu'elle semble sans cesse contrariée ; et pourquoi cet élan, perpétuellement embourbé, demeure.

Ce livre se fonde sur une recherche approfondie, il est le fruit de lectures et surtout de notre expérience de journalistes dans les Territoires palestiniens. Loin de se vouloir un essai d'analyse politique, notre ouvrage (comme le reste de la collection) privilégie la rencontre, le portrait et le reportage. Nous racontons les Palestiniens d'aujourd'hui, d'horizons différents,

qui contribuent chacun à façonner cette identité presque aussi complexe et morcelée que le territoire où ils prennent racine.

MISE EN GARDE

Ce livre a pour objectif de présenter dans sa diversité une communauté hétérogène, dans le format imposé par une collection qui évoque tous les peuples. Il n'a aucunement l'ambition d'être exhaustif.

Nous avons décidé de ne pas présenter ici de voix israéliennes, afin de laisser les Palestiniens prendre la parole sur eux-mêmes. Dans les pages qui suivent, les personnes qui évoquent Israël, sa politique ou sa société expriment leur vision de leur réalité. Ces points de vue peuvent être parcellaires, engagés, fondés sur une expérience... Avant tout, ils témoignent d'un ressenti incontestable.

Nous vous invitons donc à vous tourner vers d'autres ouvrages pour les questions relatives au conflit israélo-palestinien, ainsi qu'aux interactions entre Israéliens et Palestiniens en général. ■

*Mélinée Le Priol et Chloé Rouveyrolles,
février 2018*

La terre au cœur de l'identité palestinienne

LA SAISON DES OLIVES

On les distingue de loin, les ramasseurs d'olives. Agglutinés sous des arbres aux reflets d'argent, ils forment de petits groupes nomades déplaçant leur matériel d'un olivier à l'autre, tandis que le soleil court au-dessus de leurs têtes. Une échelle pour se hisser jusqu'aux branches les plus hautes, quelques râteliers pour décrocher les petits fruits amers et huileux, une grande bâche en plastique pour les réceptionner au sol, des sacs de toile pour transporter le tout jusqu'au pick-up. Parmi les cultivateurs se trouvent des femmes et des enfants. Ici, la journée de récolte tient souvent du pique-nique familial. Levés avant le jour, les « ramasseurs » s'interrompent sur les coups de midi pour se délasser à l'ombre d'un arbre, de préférence le plus grand, dégustant les feuilles de vigne farcies ou encore le *maqloubeh* (plat traditionnel à base de riz et de viande) concoctés la veille. Puis chacun retourne à ses rameaux.

En fin de journée, c'est le tri des olives. On ne distingue pas tant les vertes des noires que les grosses des petites : les premières sont conservées pour la table, les autres iront au pressoir. La Cisjordanie produit 40 000 tonnes d'olives par an, dont 85 % sont transformées en huile, l'or comestible des Palestiniens. Il n'y a qu'à voir le visage des propriétaires de ces arbres nouveaux quand ils découvrent, émerveillés, le mince filet jaune qui s'écoule après la presse de leurs fruits : ici, l'huile n'est pas un aliment comme un autre, c'est un baume, une récompense. Une tradition ancestrale, surtout. Les plus anciennes jarres au monde à avoir contenu le précieux liquide ont été retrouvées ici, et la cueillette millénaire de ce fruit est

avérée dans la région depuis le néolithique. Près de 10 millions d'oliviers colorent encore aujourd'hui les reliefs de Cisjordanie, conférant au paysage son étrange teinte argentée.

Dans l'esprit de bien des Palestiniens, la *mawsim al-zaytun* (« récolte des olives »), qui a généralement lieu la première quinzaine d'octobre, est associée à des souvenirs heureux. C'est notamment le cas de Haytham Shalabi. À 29 ans, il vit avec ses parents et ses frères et sœurs à Ramallah, siège de l'Autorité palestinienne, au centre de la Cisjordanie. Les parcelles familiales de Beitunya, en périphérie de Ramallah, ont fait la joie de son enfance : « On comptait les jours avant la récolte, comme vous avant Noël ! On était même autorisés à manquer quelques jours d'école pour aider nos parents aux champs. Pour ma famille, ces arbres étaient un bon investissement : on servait la terre un peu, et elle nous donnait du fruit en retour. Tous mes souvenirs d'enfance sont liés à la terre. Le vendredi [jour chômé en Cisjordanie], on se levait très tôt pour aller voir nos oliviers. Pour y aller, on passait sept collines ! Ce sont ces longues marches qui m'ont donné le goût de la randonnée, et aujourd'hui je suis guide professionnel. Mais avec la seconde Intifada, les choses ont changé. Israël a construit son mur et nos terrains de Beitunya sont passés de l'autre côté, là où les Israéliens ont agrandi la prison d'Ofer. On s'est mis à avoir peur d'aller sur nos terres, on avait le sentiment de risquer nos vies. Mais il fallait continuer car ici, ta terre c'est ta vie, c'est ton identité. Si tu n'as plus ta terre, tu n'as plus rien. Tu es comme un réfugié. »

16

UN ARBRE À ARRACHER ?

« Barrière de sécurité » pour les Israéliens, « mur de l'apartheid » pour les Palestiniens : la séparation physique que l'État hébreu a commencé à ériger en 2002, pour des motifs officiellement sécuritaires mais grignotant continuellement le territoire palestinien, n'en finit pas de faire couler l'encre.

Outre les difficultés de déplacements qu'elle génère à Jérusalem-Est et en Cisjordanie (dont le territoire est aujourd'hui contrôlé aux deux tiers par Israël), cette balafre de béton et de barbelés a porté un grave coup à l'agriculture palestinienne, coupant à de nombreux agriculteurs l'accès à leurs parcelles. Ainsi l'huile produite dans les Territoires ne suffit-elle presque plus, aujourd'hui, à la consommation personnelle des familles possédant des terres.

Amine Kuffash, lui, parvient à vendre une partie de son huile aux pays du Golfe, où l'on s'arrache ce produit *made in Palestine*. Ce père de famille de 62 ans vit dans le village de Marda, dans le nord de la Cisjordanie. Or c'est ici, à quelques kilomètres de Naplouse, que l'immense colonie israélienne d'Ariel a été édifée en 1978. « Je m'en souviens, j'étais avec ma famille au Koweït. J'ai reçu une lettre m'annonçant qu'une colonie juive allait être construite sur mes terres. J'ai refusé de vendre, mais on m'a quand même pris 80 *dunums* [unité de mesure ottomane en cours au Proche-Orient, équivalant à 1 000 mètres carrés], sans même me donner d'argent en compensation. De toute façon, comment aurais-je pu vendre ? La terre, c'est tout pour moi. Mes ancêtres en ont pris soin, puis me l'ont donnée. Je dois faire la même chose pour mes enfants. Cette terre ne m'appartient pas, elle appartient à mes ancêtres et à mes enfants. Un jour, *Insh'Allah*, la Palestine sera libérée et nous retrouverons les terres que nous avons perdues. »

Ce père de famille ne dispose plus aujourd'hui que de 10 *dunums* de parcelles. Les olives sont sa principale source de revenus. Beaucoup de ses voisins, conscients que le travail de la terre ne leur rapporterait pas de revenus suffisants, ont choisi de travailler en Israël. Mais Amine, lui, n'a jamais cédé, s'accrochant à son lambeau de terre comme ce petit arbre opiniâtre qui tient bon même dans la rigueur de l'été.

L'olivier est l'un des principaux symboles de la résistance palestinienne. Avec son tronc noueux et sa constitution

robuste, il incarne l'obstination d'un peuple qui refuse de se laisser déraciner. Omniprésent dans l'iconographie nationale, qu'il s'agisse de tableaux ou de photographies, il se fait volontiers allégorie, volant au secours des mots quand ceux-ci semblent impuissants à traduire un état d'esprit bien particulier – les uns parlent de résilience, les autres de *sumud* (« ténacité », « tenir bon »). L'une des photos les plus emblématiques de la cause palestinienne représente d'ailleurs une femme âgée, en robe traditionnelle, qui enlace un olivier tandis que des soldats israéliens tentent de l'en séparer.

Si l'olivier a acquis cette fonction de symbole, ce n'est pas par hasard : dès la fin du XIX^e siècle, lors de la mise en œuvre du projet sioniste, la destruction des arbres a été utilisée comme moyen d'effacer de cette terre tout signe d'une présence antérieure, afin de mieux y implanter l'identité nationale juive (voir les travaux de la chercheuse israélienne Yael Zerubavel). Une pratique censée légitimer le mythe sioniste du « reflourissement du désert ». Et encore aujourd'hui, des arbres sont déracinés, brûlés ou empoisonnés en Cisjordanie. Le Bureau de la coordination des affaires humanitaires (OCHA) dénombre régulièrement les agressions de ce genre, le plus souvent par des colons israéliens ultranationalistes.

UNE RURALITÉ ENRACINÉE

Avant, bien avant la création de l'État d'Israël en 1948, avant même l'arrivée des premiers migrants sionistes à la fin du XIX^e siècle, bref avant l'apparition de cet indémêlable nœud qu'est devenu le conflit israélo-palestinien, les habitants de la Palestine étaient déjà attachés à leur terre. C'est bien ce qu'affirme Edward Saïd, le plus reconnu des intellectuels palestiniens, qui a passé l'essentiel de sa vie en Amérique où il s'est notamment illustré par ses travaux sur l'orientalisme. Dans son ouvrage *La Question de Palestine*, il écrit : « Sur la terre nommée Palestine, il existait depuis des centaines d'années, à une énorme

majorité, un peuple largement rural et néanmoins socialement, culturellement, politiquement et économiquement identifiable, un peuple dont la langue et la religion étaient (pour l'immense majorité) respectivement l'arabe et l'islam. Ce peuple s'identifiait avec la terre qu'il cultivait et sur laquelle il vivait. »

La Palestine dite historique – aujourd'hui l'ensemble du territoire israélo-palestinien – se situe à la pointe occidentale de ce que les géographes appellent le Croissant fertile, considéré comme le berceau de l'agriculture. La région de Palestine, elle, est constituée de plaines fertiles au nord, de plaines côtières à l'ouest et d'un relief plus accentué à l'est, qui plonge soudainement dans la vallée du Jourdain et la mer Morte, à environ 400 mètres sous le niveau de la mer.

Sous domination ottomane entre 1517 et 1917, la Palestine est considérée jusqu'au début du XIX^e siècle comme une extension des provinces syriennes de l'Empire ottoman. Séparée de Damas en 1841, elle est placée sous la coupe directe de Constantinople et devient une province à part entière. Comme les autres provinces ottomanes, elle est gérée par des gouverneurs, n'a pas d'autonomie politique ni de frontières au sens moderne du terme. Et comme l'Anatolie, la Syrie ou le Liban, elle est essentiellement rurale.

Il y a l'huile d'olive, bien sûr, qui s'exporte alors dans tout le Moyen-Orient, mais aussi le raisin de table, spécialité notamment des monts d'Hébron, ainsi que les plaines céréalières de Galilée (Marj ibn Amir, aujourd'hui « vallée de Jezreel », en hébreu) où l'on cultive essentiellement du blé et de l'avoine. À cela s'ajoute le coton, sans oublier les agrumes, qui recouvrent la quasi-totalité du littoral : le centre économique, à l'époque ottomane, c'est le port de Jaffa. On raconte que pendant la guerre de Sécession, les oranges de Palestine s'exportaient jusqu'à la côte ouest des États-Unis...

Alors que la propriété de la terre était jusque-là le plus souvent collective, les choses changent en 1858, à la faveur d'un nouveau

code foncier instauré dans le cadre des réformes de l'Empire ottoman (Tanzimat). Les paysans qui en font la demande peuvent désormais devenir propriétaires et recevoir un titre de propriété officiel, le *sened tabou*. L'empire espère ainsi augmenter ses rentrées fiscales. Redoutant les impôts supplémentaires, très peu de paysans réclament leur *tabou*. Résultat, la propriété terrienne se concentre bientôt dans les mains de grands propriétaires fortunés, souvent absents (vivant à Beyrouth ou Istanbul par exemple).

Quelques décennies plus tard, cette réforme eut des conséquences considérables, que nul n'aurait pu anticiper : les grands propriétaires vendirent au Fonds national juif des villages entiers. Les communautés paysannes, qui vivaient là depuis des siècles mais n'avaient aucun titre de propriété à faire valoir, furent expulsées sans ménagement par les nouveaux acquéreurs.

20

Quoi qu'il en soit, dans une société où la cellule de base a toujours été le clan (*hamuleh*), la propriété de la terre est une marque de richesse, de visibilité sociale, mais surtout un lieu d'ancrage familial, tribal ou clanique. À l'aube du xx^e siècle, chacune des grandes familles de Palestine revendique une assise territoriale, qu'il s'agisse de familles urbaines, avec souvent une ascendance religieuse prestigieuse, ou rurales, comme celles des cheikhs locaux de communautés villageoises ou de tribus bédouines. Ces propriétaires allouent aux classes populaires un droit de fermage sur une partie de leurs terres. Sur les 600 000 habitants qu'abrite la Palestine au début du xx^e siècle, environ les deux tiers vivent de la terre.

CULTURE, FOLKLORE ET TRADITIONS

Le moins que l'on puisse dire, c'est que l' ancestrale culture paysanne de Palestine est méconnue. Peu documentée au cours des siècles, elle a en outre été négligée par les chercheurs orientalistes du xix^e siècle, plus friands de déceler dans ces paysages millénaires et ces traditions bien ancrées autant

de « fossiles » de la culture décrite dans la Bible. Cette Palestine-là prend des airs de carte postale jaunie, de paysage figé et languissant, sans histoires ni héritage populaire dignes d'être relatés.

Dans cet assourdissant silence historiographique, quelques voix s'élèvent. La plus illustre est probablement celle du Jérusalémitte Tawfiq Canaan (1882-1964), médecin devenu ethnographe et folkloriste. Dans des centaines de villages ruraux, il collecta des croyances, récits populaires et objets traditionnels du temps où la Palestine était sous domination ottomane, puis sous mandat britannique entre 1920 et 1948. Son inventaire s'intéressa particulièrement aux superstitions et à la médecine populaire : des centaines de potions, amulettes et autres talismans sont aujourd'hui consignés dans un musée près de Ramallah. Auteur prolifique, Tawfiq Canaan a en outre publié ses propres analyses de toutes ces traditions.

Or ces croyances populaires, autour de quoi tournaient-elles ? De la terre et sa fertilité, bien sûr. Un culte était par exemple rendu, en Palestine, à saint Georges et au prophète Élie, tous deux surnommés *el Khader*, c'est-à-dire « le Verdoyant ». Le premier, saint Georges (Mar Jiries en arabe), est le saint patron des chrétiens palestiniens et des agriculteurs (c'est ce que signifie son nom grec). Il est aussi vénéré par les musulmans, surtout dans les environs de Bethléem où il aurait été fait prisonnier – le petit village d'El-Khader, à 5 kilomètres à l'ouest de Bethléem, rappelle encore cet épisode. Le deuxième « Verdoyant » est Élie le Thesbite, qui, selon l'Ancien Testament, retint la pluie pendant trois ans. Intercesseur favori en matière d'hydrométrie, ce prophète est encore invoqué dans certains villages pour faire tomber la pluie et nourrir la terre.

21

GENS DE LA TERRE SAINTE

Des prophètes, des saints... Non, cette terre n'est pas comme les autres : sainte pour les trois monothéismes, elle est

considérée comme le lieu de la Révélation et du dialogue entre Dieu et les hommes. En 1984, le pape Jean-Paul II parla même de « point de rencontre entre le Ciel et la Terre ».

Al Quds : en arabe, Jérusalem signifie tout simplement « la Sainte ». Troisième ville sainte de l'islam après La Mecque et Médine en Arabie saoudite, elle aurait été visitée par le prophète Mahomet lors de son voyage nocturne (*isra*) avant son ascension vers les cieux (*miraj*). Sa mosquée Al-Aqsa (« l'Éloignée », en arabe) est évoquée au début de la sourate 17 du Coran, où il est dit que ses « alentours » ont été « bénis ».

Pour les chrétiens, minorité religieuse non négligeable parmi les Palestiniens, cette terre est avant tout le lieu de l'Alliance entre Dieu et son peuple Israël. Dieu donne le pays de Canaan à Abraham, « en propriété perpétuelle » (Genèse, 17, 8), à condition que sa descendance y observe les commandements de la Torah. Mais selon le christianisme, la mort et la résurrection de Jésus à Jérusalem changent la donne, ouvrant à l'infini le périmètre de l'espace sacré : toute terre où des hommes vivront selon le message christique pourra désormais devenir sainte.

« Les Palestiniens ne sont pas comme les autres peuples le produit de leur seule histoire, mais les gardiens d'une terre qui ne ressemble à aucune autre », affirme Elias Sanbar, célèbre intellectuel palestinien. Pour lui, quelle que soit leur religion, les Palestiniens se vivent comme des « gens de la Terre sainte » : les enfants d'une terre réceptacle des trois monothéismes. Ce sentiment, qu'Elias Sanbar dit « enraciné dans la conscience collective », est sans doute une clé de compréhension de la spécificité palestinienne, au cœur d'une identité arabe plus large.

UNE TERRE SANS PEUPLE ?

« Une terre sans peuple pour un peuple sans terre. » Lord Shaftesbury, homme politique anglais, avait l'art de la

formule. Mais c'est par Israël Zangwill, théoricien du sionisme, que celle-ci a été popularisée en 1901. Elle repose sur le postulat – partagé par une certaine historiographie orientaliste – d'une Palestine vide et désolée, essentiellement traversée par des tribus arabes nomades, des bédouins errants. Une terre quasi maudite, qui se languit du retour de ses habitants ancestraux. Or cette terre d'Israël (*Eretz Israel*), promise par Dieu aux Hébreux dans la Bible, les sionistes s'en revendiquent les héritiers légitimes. Certains parlent même d'un attachement « organique ».

Plus qu'à un simple retour, le sionisme invite à une renaissance, à une régénération. La terre est vue comme à la fois rédemptrice et à « rédempter », et les migrants juifs sauront la valoriser. Le courant socialiste du sionisme, en particulier, prône une nouvelle relation entre l'homme et la nature : le travail de la terre est désormais vu comme une libération. C'est dans cette perspective que naissent les premières exploitations agricoles communautaires, les *kibboutzim*. L'agriculture ne tardera pas à devenir l'un des fondements idéologiques du futur État israélien.

23

Pourtant, certaines figures du sionisme se sont intéressées au savoir-faire agricole local, dans l'idée de s'en inspirer. Yitzhak Elazari-Volcani (1880-1955), père de l'agriculture israélienne et fondateur du prestigieux centre Volcani, aurait ainsi été sensible à la capacité des paysans locaux à faire beaucoup avec peu, à ne rien perdre, et à ne pas dépendre beaucoup des ressources externes.

Cela ne surprendra personne : le sionisme a bouleversé le rapport des Palestiniens à leur terre. Celle-ci n'est plus seulement, dès lors, un moyen d'assurer sa subsistance et d'exister socialement, mais aussi une preuve d'existence face à Israël, un argument destiné à prouver que non, la Palestine n'était pas inoccupée quand sont arrivés les migrants juifs. Insister sur le fait que la terre était cultivée, exalter le souvenir d'une

vie paysanne heureuse et paisible, est peu à peu devenu un moyen d'infirmier la version sioniste de l'histoire.

LA TERRE ENGLOUTIE

« Si tu veux mettre un peuple à mort, coupe-lui la langue et occupe sa terre », déclarait l'éminent écrivain palestinien Khalil Sakakini dès 1917. Cette année-là, par la déclaration Balfour, le Royaume-Uni se disait favorable à l'établissement d'un foyer national juif en Palestine.

Pourtant, et à rebours de la sinistre prédiction de Khalil Sakakini, la perte de la terre semble plutôt avoir été à l'origine d'une affirmation identitaire, dans le cas palestinien. Si le sionisme n'est pas le seul facteur de la naissance de l'identité nationale palestinienne au milieu du xx^e siècle (le colonialisme britannique ou encore le sentiment d'appartenir à la Terre sainte y ont également concouru), il demeure un élément clé. L'exode de 1948 (Nakba, « catastrophe » en arabe) apparaît ainsi comme le traumatisme fondateur du renouveau nationaliste – après l'éclosion d'un premier nationalisme palestinien sous les périodes ottomane et britannique.

À partir de sa fondation en 1901, le Fonds national juif acquiert des terres où s'installent bientôt les migrants juifs. En 1944, il s'agit à 87 % de terres cultivées. La plaine côtière est privilégiée, avec son accessibilité maritime et son fort potentiel agricole, en particulier dans le nord. En 1947, à la suite de ces achats, les Juifs (qui constituent alors le tiers de la population totale) ne possèdent en propriété privée ou collective que 6,5 % des terres de la Palestine. Pourtant, la résolution 181 de l'Assemblée générale des Nations unies, adoptée le 29 novembre 1947, leur attribue environ 57 % du territoire pour la constitution d'un État juif ; l'État arabe, lui, pourra se constituer sur l'espace restant, soit 43 % du territoire de la Palestine britannique – aussi dite « mandataire ».

L'histoire est bien connue : dès le lendemain de la création de l'État d'Israël, le 14 mai 1948, ses voisins arabes lui déclarent la guerre. À peine plus d'un an plus tard, après une large victoire militaire, le jeune État juif absorbe 78 % de la Palestine mandataire. La Cisjordanie et la bande de Gaza constituent les territoires restés arabes. Sur environ 1,4 million de Palestiniens, 112 000 restent dans ce qui est devenu Israël, 423 000 se retrouvent dans la bande de Gaza et en Cisjordanie, et 854 000 commencent une vie d'exil dans 71 camps de réfugiés, en Palestine et à l'étranger. La Transjordanie, le Liban et la Syrie accueillent près du tiers d'entre eux.

Israël met alors en place un arsenal de lois foncières permettant d'absorber de vastes étendues de terres jusqu'alors arabes. La plus célèbre de ces lois est celle sur la propriété des absents de 1950 : elle permet la saisie des terres et biens temporairement abandonnés par leurs propriétaires lors de la guerre de 1948-1949. Une ancienne loi ottomane, dite des « biens du gouvernement », est également réactualisée : selon elle, une terre non enregistrée officiellement ou non cultivée devient une terre d'État. 40 % des terres de Cisjordanie auraient été confisquées par ce biais. Sans oublier la loi pour la réquisition des propriétés en période d'urgence de 1949, la loi sur l'acquisition des terres de 1953, ou encore la loi sur la prescription de 1958.

25

LA TERRE DANS LA TÊTE

La terre confisquée se met à hanter les Palestiniens en exil – membre fantôme d'une identité qui bute sur le retour interdit. Ces bannis, l'intellectuel francophone Elias Sanbar les a surnommés les « porteurs de terre ». Dans leurs camps, les réfugiés se mettent à « reconstituer » les territoires perdus en se regroupant par villages d'origine et en organisant l'espace comme pour ressusciter une microsociété disparue. Le

permanent va-et-vient entre le local et le national, entre l'appartenance au village et au pays tout entier, est d'ailleurs facilité par la polysémie du terme arabe *balad*, qui signifie à la fois « village », « pays » et « patrie ».

Devenue objet littéraire et poétique, la terre abreuve l'œuvre des artistes palestiniens du xx^e siècle, explorant le lien organique, charnel, qui les y unit, en particulier depuis la réalisation du projet sioniste et l'apparition d'une menace vitale. Le Palestinien Mahmoud Darwich, parfois surnommé le « poète des vaincus », est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains de langue arabe. Or c'est bien autour de sa terre d'origine que s'édifie l'un de ses poèmes les plus mémorables, *Et la terre se transmet comme la langue* (écrit à Paris en 1989 et publié dans le recueil *Au dernier soir sur cette terre*). Quant à l'auteur et militant politique Ghassan Kanafani, il fait d'elle le personnage principal de cette scène hallucinée, au début de la nouvelle *Des hommes dans le soleil* (1963) :

« Abou-Qays pressa sa poitrine contre le sol crasseux et humide de rosée. Aussitôt la terre commença à battre plus fort, les battements d'un cœur fatigué, palpitant au travers des grains de sable, envahissant son être le plus intime... et chaque fois que sa poitrine était en contact avec la terre il sentait la même palpitation, comme si le cœur de la terre n'avait cessé de battre depuis cette première fois où il s'était allongé, depuis que le cœur de la terre, du plus profond des ténèbres, avait cherché à se frayer un chemin vers la lumière qui approchait. Un jour il en avait même parlé à son voisin, avec qui il partageait l'exploitation d'un champ, là-bas, dans ce pays qu'il avait quitté dix ans plus tôt. Mais il s'était moqué de lui : "C'est le bruit de ton cœur que tu entends, ton cœur qui cogne contre la terre." Quelle agaçante facétie ! Et l'odeur, comment expliquait-il ça ? Il la respira ; elle déferlait sur son front puis passait et disparaissait dans ses veines. À chaque fois qu'il la respirait, allongé sans résistance, il

s'imaginait buvant l'odeur des cheveux de sa femme quand elle sortait du bain après les avoir lavés à l'eau froide... » (Traduction des éditions Sinbad, 1977.)

Plus qu'un simple motif, la terre se fait peu à peu personnage – sans nul doute le personnage clé de ce que l'on ne tardera pas à appeler la « cause palestinienne ». Devenue mythique, elle est plus que jamais perçue, après 1948, comme un lieu unique et sacré aux yeux de ses anciens habitants.

Une terre sacrée... car la voilà désormais désacralisée. Aliénée, violée même, lit-on sous la plume meurtrie de Mahmoud Darwich. Il faut dire qu'une fois aux mains d'Israël, le pays se transforme inexorablement. La nouvelle nation juive s'ancre dans le paysage, modernise les infrastructures, attribue aux différents sites des noms hébreux, rase ou renomme plus de 500 villes et villages. La Palestine elle-même perd son nom, hérité de l'époque romaine. Quant à ses enfants, ils sont désormais regroupés sous le vague qualificatif d'« Arabes ». Les changements de noms deviendront, pour les Palestiniens, l'un des ressorts les plus puissants de l'effacement de leurs traces – et de leurs droits – sur cette terre.

Or dans cette partie du monde, terre rime avec histoire. Revendiquer un droit au retour devient, dès lors, une tentative désespérée de reprendre le cours de l'histoire, brutalement interrompue un jour du printemps 1948.

POUR LA GLOIRE DU FELLAH

Fellah, keffieh, *thôb*. Mon premier est un paysan, mon deuxième un foulard, mon troisième une robe brodée. Mon tout incarne, depuis des décennies, la culture palestinienne. Le point commun de tous ces emblèmes nationaux ? Être issus du monde rural et agricole. Car c'est autour de la ruralité que se cristallise la mémoire collective palestinienne dans la seconde partie du xx^e siècle. La culture paysanne est peu à peu devenue synonyme de nostalgie.

Tandis qu'à l'époque ottomane les symboles nationaux étaient plutôt le fait d'une élite urbaine et assez peu soucieuse des traditions rurales du pays, la figure du fellah (paysan arabe) devient fédératrice après 1968. Symbolisant tout naturellement le lien à la terre perdue, le laboureur devient iconique – le berger, quant à lui, est assez peu valorisé. On note que l'inverse se produit en Jordanie, où c'est la culture pastorale des Bédouins nomades qui se mue progressivement en emblème national.

Le keffieh est l'emblème palestinien le plus incontournable. Popularisé par Yasser Arafat dans les années 1960, à l'heure de l'émergence du nationalisme politique palestinien, le célèbre foulard au motif en damier noir et blanc est aujourd'hui porté par les plus hauts représentants politiques, par les jeunes manifestants et lanceurs de pierres, ainsi que par les sympathisants du monde entier. Mais à l'origine, le keffieh est une simple coiffé paysanne. Or à l'époque du mandat britannique, et notamment en 1936, de nombreux paysans se sont élevés contre l'immigration sioniste et l'occupation anglaise. Voyant dans ce couvre-chef l'insigne des insurgés, les Britanniques arrêtaient ceux qui l'arboraient. Par solidarité avec les paysans et pour semer le trouble dans l'esprit des autorités, les Palestiniens des villes se sont aussi mis à le porter. Le keffieh quitta alors les campagnes pour devenir un symbole de résistance à l'occupation – britannique puis israélienne.

La robe brodée palestinienne, elle aussi, puise ses racines dans la terre. La *thôb* paysanne est ornée de motifs brodés au point de croix qui varient selon la région, voire selon le village – à l'image, par exemple, des coiffes et costumes bretons. À l'origine, ces motifs s'inspiraient de la nature. Leurs teintes, avant l'arrivée des colorants d'Extrême-Orient au xx^e siècle, provenaient de la végétation et des légumes locaux (aubergines, betteraves...). Aujourd'hui, cette robe a été quelque peu standardisée : elle ne revêt plus les mêmes significations

sociales que dans le passé. Mais elle incarne le patrimoine palestinien et s'exhibe dans toutes les manifestations culturelles populaires, ainsi que sur un grand nombre de fresques et graffitis représentant la vie rurale d'antan. Faire perdurer la tradition de la broderie palestinienne est devenu le combat de nombreux collectifs de femmes dans les Territoires et dans les camps de réfugiés du monde arabe.

UNE TERRE MORCELÉE

En 1967, la guerre des Six-Jours, largement remportée par Israël, pousse à l'exil 439 000 nouveaux réfugiés palestiniens, principalement vers la Jordanie. L'intégralité du territoire de la Palestine historique est désormais passée sous domination israélienne : la Cisjordanie et la bande de Gaza sont occupées par Israël, et Jérusalem-Est, partie orientale de la ville jusqu'ici contrôlée par la Jordanie, est annexée. Après cette nouvelle « catastrophe », le discours politique palestinien se met lentement à évoluer : il devient peu à peu acceptable que l'État palestinien indépendant tant attendu ne soit pas édifié sur la totalité de la terre natale, mais sur une partie seulement.

Le compromis historique survient en novembre 1988. En exil à Alger, le Parlement palestinien vote l'établissement d'un État indépendant dans les frontières d'avant 1967, autrement dit sur un territoire « se contentant » de la Cisjordanie et Gaza. Cette proclamation d'indépendance (dont l'ONU a pris acte, sans pour autant reconnaître cet État) insiste une fois de plus sur l'enracinement dans la terre : « Terre des messages divins révélés à l'humanité, la Palestine est le pays natal du peuple arabe palestinien. C'est là qu'il a grandi, qu'il s'est développé et s'est épanoui. Son existence nationale et humaine s'y est affirmée dans une relation organique ininterrompue et inaltérée entre le peuple, la terre et son histoire. Continuellement enraciné dans son espace, le peuple arabe palestinien a forgé son identité nationale. »

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier